

+ 11, rue Soufflot. 17 oct. 1912.

117

Chère Marquise,



Ce beau lièvre, qui avait la queue blanche (chose rare!), a fait grand plaisir à ma femme, qui se joint à moi pour vous remercier. Sa venue m'a ravi aussi comme étant un signe que M. Du Seigneur ne se ressent plus de sa crise néphrétique. J'espère que le bon Soleil de ces jours d'automne achève de le remettre. Vous aussi, chère Marquise, vous devez vous

en trouver bien et, revoyant en
mon souvenir les belles photographies
de M. Duseigneur, je me représente les
promenades que vous devez faire sous
les grands arbres de votre parc. Les
bruits de la guerre d'Orient vous
émeuvent-ils dans le grand calme de
Gaesbeck ? Il me semble qu'à Paris
l'opinion s'en désintéresse et qu'on n'y est
ni Turcophile ni Serbophile, ni Mon-
ténégrophobe (si je puis m'exprimer
ainsi) ni Bulgarophobe. Il n'y a de Vi-

Vive dans notre sentiment national que notre haine des Allemands, et, tant qu'on ne la déclanche pas, nous restons bien tranquilles. Mais les Anglais ont si grande envie et si grand besoin de la déclancher! Qu'ils le fassent donc, et alors nous entrerons dans la danse, et avec plaisir. Mais les affaires des Balkans leur en donneront-elles l'occasion? La saison avance: décembre, janvier sont des mois peu propices à une déclaration de guerre. Je crois donc à la

811
paix ; et d'ailleurs je n'y entends
rien ; mais personne, hélas ! n'y
entend rien, pas même M. M. Sazo-
nov et de Kiderlein-Waechter. Nous
voilà rentrés depuis le premier oc-
tobre, pour remettre les enfants au
lycée : mon aîné est "taupin" main-
tenant, c'est à dire élève de ma-
thématiques spéciales, et se présentera
cette année (mais pour essayer seule-
ment) à Polytechnique. Mon tome III
(votre volume) est achevé d'imprimer depuis
six ou huit semaines, mais je ne le



paraître qu'en même temps
 que le tome IV et dernier, que
 j'imprime à force : j'espère que les
 deux sortiront enfin au 1^{er} janvier.
 Je les lâche tous les deux ensemble,
 pour qu'ils se soutiennent mutuelle-
 ment, s'ils le peuvent, pour qu'ils soient
 éreintés ensemble, et surtout pour
 pouvoir me dire que "c'est fini", et
 que par suite je ne suis pas tenu
 de lire les comptes-rendus qu'on en
 publiera. J'ai déjà éprouvé jadis, quand
 j'ai publié les Fabliaux, puis Tristan,
 etc. qu'il est d'une bonne hygiène

de se désintéresser tout à fait d'un
travail une fois qu'il est achevé,
de passer à autre chose, et de se
refuser absolument à lire les cho-
ses que les critiques écrivent de
vous, soit en bien, soit en mal. Il
m'arrive couramment, quand je
feuillette des revues d'érudition, d'y
trouver de gros articles sur mes livres
anciens : je ne les lis jamais, et
c'est une joie délicieuse de tourner
les pages sans lire. Pour l'instant,
j'ai énormément à faire pour l'ache-
vement de ce 4^e Volume... Et les cours

vont recommencer ; ~~ils~~ ^{me} faudra
 prendre un autre sujet, faire peu
 neuve, et je ne sais encore quel
 autre sujet je prendrai. Et par
 surcroît j'ai reçu trois titres
 1^{er} un rhume, 2^o une conférence à
 faire à Nantes, 3^o une convocation
 pour siéger comme juré aux prochai-
 nes assises : le 2 novembre (est-ce
 pour juger la bande à Bonnot?)
 Je n'ai encore revu aucun de nos
 amis, ni Lefranc, ni Morel-Fatio.
 Je suis empêtré dans les affaires de
~~mon~~ élève à moi, de qui je vous ai

021
parlé, qui est devenu fou, et dont la
femme et le petit garçon sont dans
l'embarras. Je vous quitte, ma chère
marquise, en vous souhaitant de
belles journées de soleil comme celle
d'aujourd'hui. Je salue bien affec-
tueusement M. Dubaigneur. Ma
femme me charge de la rappeler à
votre aimable souvenir et je vous prie
de vouloir bien agréer en même temps,
chère marquise, l'hommage de ma
respectueuse et profonde amitié.

Joseph Bédier.